

Analyse du discours (de Michel Pêcheux) vs analyse de l'inconscient

Michel Plon

« Il n'y a de cause que de ce qui cloche »

Jacques Lacan

La Révolution est toujours assassinée. Rosa Luxembourg abattue sur la neige, au bord du canal où son corps va être jeté. Le Che exécuté dans l'école de Vallegrande, allongé nu, hirsute, yeux vitreux, comme préparé pour la dissection, ses mains coupées, le masque mortuaire qui arrache la peau du visage. (...) Vous aviez la tête farcie de ces icônes tragiques. Faire la Révolution, ce n'était pas tellement préparer la prise du pouvoir, c'était plutôt apprendre à mourir »

Olivier Rolin

Je voudrais tout d'abord préciser et amender le titre annoncé pour cette conférence, titre alors provisoire, incomplet lorsque je l'ai communiqué : « Analyse du Discours *versus* analyse de l'inconscient » est donc devenu « Analyse du discours de *Michel Pêcheux versus*

analyse de l'inconscient ». Rectification, Michel aimait ce terme, qui n'a rien de secondaire, puisque s'il s'agit d'une analyse, c'est au sens d'une lecture sélective, orientée et non à celui d'une analyse automatisée ou formalisée, telle qu'il en avait construit le modèle ; lecture critique, examen d'*un* discours, *du* discours de Michel Pêcheux, le terme de *discours* fonctionnant ici sur le mode métaphorique. Il était en effet tout à fait évident pour moi, mais probablement tout autant pour les quelques uns ici qui me connaissent ou m'ont connu à l'époque, que je n'allais pas, moi qui ne suis en rien linguiste, vous parler, à vous, experts en la matière, de *l'Analyse du discours* comme telle, celle fondée par Michel Pêcheux, devenue depuis, discipline à part entière, non sans transformations, révisions, abandons et remises en question, toutes choses dont je n'ai qu'une connaissance très approximative.

Le *discours* que je retiens donc ici, conformément d'ailleurs aux vœux qui me furent exprimés alors que je faisais valoir à celle qui m'invitait, mon incompetence absolue sur le champ de l'analyse du discours, c'est le discours entendu au sens du *propos*, du projet, au sens de l'œuvre de Michel Pêcheux, au sens encore, de son parcours intellectuel. Parler ainsi du discours de Michel

Pêcheux, c'est en quelque sorte prendre en compte certains aspects du discursif foucauldien lorsque celui-ci est opposé par son auteur au scientifique, notamment sur la question du nom, Foucault parlant en ce point de la "couture" du discursif au nom propre lors même que le registre du scientifique dépasse l'ancrage dans la nomination. C'est là juste une incise qui fait lien avec l'opposition raison/cause à laquelle se réfère Lacan et que j'évoquerai dans un instant.

Ce point étant clarifié autant que je puisse l'espérer, je vous dirai que ce que je veux tenter de saisir avec vous, ce sont certains aspects de ce discours-parcours qui pourraient constituer les causes ou *la* cause - je dis bien les causes ou la cause et non pas la raison - du recouvrement, voire de l'ignorance dont Michel et son œuvre font aujourd'hui l'objet en France ; tenter d'identifier ce qui *cloche* dans l'œuvre de Michel et qui occasionne des lectures biaisées, voire, le plus souvent, des non lectures. Pensez donc que pas même un hommage n'est prévu en France en cette année particulière ; pensez encore que l'on peut lire, où que l'on pouvait lire, déjà en 1995, il y a presque dix ans - et je cite là la présentation par Dominique Maingueneau d'un numéro de la revue

Langages, le n° 117 très précisément, consacré aux analyses du discours en France - que ce courant de l'analyse du discours, celui notamment de Michel Pêcheux qui en l'occurrence n'est même pas nommé, que ce courant donc de l'analyse de discours «... presque exclusivement consacré au discours politique » dit-on, quel crime oserai-je ajouter, était porteur d'objectifs et usait de méthodes qui « ...appartiennent désormais à l'histoire des idées ». En bon français, autrement dit, en appelant les choses par leur nom, ou encore, expression française qu'en tant que linguistes vous connaissez ou goûterez, en appelant un chat un chat, cela signifie un enterrement et je ne m'attarderai pas ici à citer d'autres exemples illustrant cette manière de congédier une fois pour toute le travail de Michel Pêcheux, vous êtes infiniment plus au courant que moi de cet état de chose. Pour autant, ce serait leur faire beaucoup d'honneur que de prendre pour argent comptant de tels empressements liquidateurs, que de ne pas entendre que ces empressements même, parlent d'un dérangement, d'un obstacle dont on veut, avec une précipitation rien moins que suspecte, se débarrasser. Denise Maldidier, au terme de sa propre évocation du parcours de Michel, le disait

déjà en termes forts, en 1990, l'année de la mort de Louis Althusser et alors que la période du désenchantement politique était déjà largement entamée : « ce qu'il a théorisé sous le nom de *discours* est le rappel de quelques idées aussi simples qu'insupportables : le sujet n'est pas la source du sens ; le sens se forme dans l'histoire à travers le travail de la mémoire, l'incessante reprise du déjà dit ; le sens peut être traqué, il échappe toujours. ». Le sens, l'histoire c'est-à-dire la politique, la répétition, c'est à dire l'inconscient, autant de choses effectivement qui dérangent et continuent d'en déranger plus d'un, en France, mais pas seulement. Et Denise Maldidier concluait ainsi ce passage de sa réflexion, «A cause de Michel Pêcheux, le *discours* dans le champ français (*devrais-je ajouter, moi, Michel Plon, "et dans le champ brésilien"*) ne se confond pas avec son évidence empirique ; il représente une forme de résistance intellectuelle à la tentation pragmatique » (*L'inquiétude du discours* p. 89). Là, se manifeste, me semble-t-il, dans ce dernier propos de Denise Maldidier, une tonalité optimiste, voire euphorique qui, je le crois autant que je le crains, n'est plus guère de saison, à supposer même qu'elle l'ait été en 1990, cinq ans avant

les lignes citées de Dominique Maingueneau qui s'affichent comme un ultime et hâtif éloge funèbre. La résistance intellectuelle évoquée par Denise Maldidier avait en fait commencer de céder en 1990 sans que l'on s'en aperçoive et l'on était sans doute encore loin de mesurer le bouleversement que venait de constituer l'année 1989 ; le sommes-nous seulement aujourd'hui, on peut en douter puisque la réflexion dite de gauche s'est bien gardée - je ferai sur ce point une exception en mentionnant les deux derniers livres, *Berlin chantiers* et *La mémoire saturée*, de Régine Robin, une autre grande amie de Michel - de faire de cet événement un objet de réflexion, ne lui laissant du même coup qu'une seule signification, celle d'une victoire absolue et définitive du libéralisme.

Laissons là, au moins pour l'instant, ces facteurs extérieurs qui ne sauraient, à eux seuls, être tenus pour responsables du recouvrement évoqué de l'œuvre de Michel Pêcheux et considérons plutôt que la liquidation indiquée, la soit disante inscription dans l'histoire des idées ne sont peut être que les symptômes de ce qui, dans la démarche de Michel Pêcheux, pouvait *clocher* et donner prétexte à évacuation. Qu'est-ce qui aurait ainsi

cloché ? D'abord, je crois utile, non que je veuille vous créditer d'une quelconque ignorance en la matière, mais parce que cela fait déjà deux fois qu'avec une certaine insistance j'utilise le terme, de rappeler que ce verbe *clocher* signifie que quelque chose ne va pas ou va de travers (par rapport à une norme ou une règle) ou encore qu'un raisonnement est défectueux. Qu'est-ce qui aurait ainsi été défectueux, qu'est-ce qui aurait fait entorse à quelque règle dans l'entreprise de Michel Pêcheux, justifiant ainsi du recouvrement attesté ? Quelle cause serait là en question qui ne saurait se réduire, qui ne se réduirait pas au seul temps qui passe et aux aléas de ce redoutable processus qui s'appelle la postérité ?

Encore un mot avant de tenter l'esquisse d'une réponse à cette question. Je n'ignore pas ce que cet exercice peut comporter de partiel et tout autant de partial, je n'ignore pas ce que certaines réserves ou critiques concernant la démarche de Michel Pêcheux, s'agissant notamment de son rapport avec la psychanalyse, peut comporter d'odieux et aussi de facilité, deux décennies après la disparition de l'ami, mais il m'a semblé, comme me l'a dit à Paris Francine Mazière, une autre de ses grandes amies, que l'on pouvait espérer que le colloque

de Porto Alegre ne soit pas consacré à la construction de l'un de ces mausolées dont nous savons ce qu'ils ont coûté à ceux qui furent un temps, assez fous, et c'est bien pour cela que je leur conserve de la sympathie et de l'estime, pour croire en des lendemains qui devaient chanter. En somme, cela pourrait s'appeler, éléments pour une biographie intellectuelle, une telle biographie, qui développerait et étendrait l'essai cité et incontournable de Denise Maldidier, demeurant à écrire.

J'ai parlé de parcours de Michel Pêcheux. Il est bien évident que le temps ferait défaut pour accomplir à présent l'intégralité de ce parcours. Aussi bien je m'arrêterai essentiellement en un point carrefour de ce parcours, celui que constitue ce texte dont j'ai ensuite découvert qu'il ferait l'objet d'un *atelier* dans le cadre de ce colloque et dont j'ai mis le titre en exergue de mon propos : « *Il n'y a de cause que de ce qui cloche* ». C'est ce titre, titre qui a, je vais y revenir, une histoire étrangement gommée dans cette affaire, et le texte qu'il annonce, qui justifient la seconde partie de mon propre titre : *analyse de l'inconscient*. Il n'y a là aucune métaphore, c'est bien de la psychanalyse qu'il s'agit : non

pas que j'aie l'intention de me livrer à cet exercice obscène et déplacé qui consisterait à procéder à je ne sais quelle morbide analyse sauvage de Michel Pêcheux, mais que je fasse l'hypothèse que si quelque chose a « cloché » dans ce que Denise Maldidier appelle *l'aventure théorique* de Michel Pêcheux, ce serait à rechercher du côté, non de la psychanalyse comme telle, mais du côté du rapport qu'il entretint avec la théorie psychanalytique, plus particulièrement lacanienne. La cause de ce qui aurait ainsi cloché étant alors à rechercher non dans le matérialisme historique comme tel mais, là encore, dans le rapport que Michel Pêcheux entretenait, via la pensée de Louis Althusser, avec le marxisme. Vaste programme qu'encore une fois je ne ferai que survoler.

Examinons donc ce texte que j'ai qualifié de carrefour en cela qu'il me semble que, daté de 1978, il me paraît marquer une sorte d'apogée avec ce que cela comporte de potentielles rechutes : il me semble en effet que se marque dans ce texte une proximité maximale de Michel avec la pensée lacanienne de l'époque, du moins de ce qui pouvait en être appréhendé par quelqu'un qui n'allait pas au séminaire de Lacan et n'était pas à l'affût

des copies plus ou moins approximatives qui en étaient diffusées dans Paris et ailleurs, et dans le même temps, un écart irréductible d'avec cette pensée que l'on peut dire avoir été sans cesse en mouvement, à en croire son auteur lui-même, qui déclarait en 1967, s'adressant à des jeunes psychiatres, « ... ne croyez pas que tant que je vivrai vous pourrez prendre aucune de mes formules comme définitive », déclaration, aveu, profession de foi dont il faut dire qu'elle ne facilitait pas, qu'elle ne facilite toujours pas, aujourd'hui encore moins qu'hier, la tâche de ceux qui se font devoir de travailler dans son sillage.

Je noterai d'abord, et cela participe du statut particulier de ce texte, que daté de 1978, il ne sera accessible au lecteur français qu'en 1990 par les soins de Denise Maldidier. Donc, je l'ai déjà indiqué, en un temps où le recouvrement de l'œuvre de Michel Pêcheux est déjà bien avancé. En clair, cela signifie que les rectifications, les mises en question et les précisions dont ce texte est porteur au regard de l'ouvrage phare que constituait et que continua de constituer pour l'ensemble de l'œuvre de Michel Pêcheux, *Les vérités de la Palice*, demeurèrent pour l'essentiel inaccessibles aux lecteurs français, comme si, je dis bien comme si, Pêcheux était

allé là dans une sorte d'au-delà interdit, comme si en 1978, les choses dites dans ce texte ne pouvaient l'être en quelque sorte que « sous le manteau », que dans une sorte de clandestinité, nous retrouverons le terme et le thème, assurée par la protection qu'offrait la seule perspective de la traduction et de la publication de ce texte en anglais, ce qui sera effectivement le cas puisqu'il constituera, sous un autre titre que vous connaissez, *The French Political Winter : Beginning of a rectification*, une annexe de la version anglaise des *Vérités de La Palice*.

Deuxième caractéristique attachée à ce texte : ce titre français, dont on peut supposer qu'il a été donné à ce qui n'était alors qu'un manuscrit, par Michel Pêcheux lui-même, n'est pourtant, vous n'êtes pas sans le savoir, pas de lui : il s'agit d'une phrase de Lacan que l'on trouve à la page 25 de l'édition française officielle du livre XI du Séminaire intitulé *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Il faut noter au passage, cela participe de la charge signifiante qui entoure ce texte de Michel Pêcheux, que ce séminaire de 1964 est le premier que Lacan tient à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm où Louis Althusser lui a donné l'hospitalité, qu'à son terme, en juin 1964, Lacan jettera les fondements de son

école, l'Ecole freudienne de Paris (EFP) et qu'enfin ce séminaire sera le seul à être transcrit et publié du vivant de Lacan. Je relève enfin et toujours à ce propos que ce texte de Lacan est, à quelques exceptions près, deux ou trois citations des *Ecrits*, la référence principale que fait Pêcheux à Lacan, sachant qu'en définitive le total de ces références dans toute l'œuvre est relativement faible ce qui, étant donnée la subtilité du dire de Lacan et aussi son caractère contradictoire parfaitement assumé par son auteur comme en atteste la déclaration citée à l'instant, ne manque pas d'étonner. Curieusement, Denise Maldidier, dans les quelques lignes de présentation qu'elle fait de ce texte n'indique pas que ce titre est une phrase de Lacan ; Michel Pêcheux quant à lui n'indique pas cette provenance au moyen d'une note placée en renvoi de ce titre et lorsqu'il reprend cette phrase dans le cours de son texte (p. 268 de *L'inquiétude du discours*) force est de constater qu'il ne la met pas entre guillemets, se contentant de donner à la suite de la phrase le nom de Lacan entre parenthèses comme s'il en allait là, non d'une citation exacte, mais d'une indication synthétisée par ses soins. Dans ses lignes de présentation qui omettent de préciser l'origine exacte de ce titre, de le faire apparaître

pour ce qu'il est, une citation, un emprunt que fait Michel Pêcheux d'une phrase écrite et publiée par un auteur et pas n'importe lequel pour son argumentation, Denise Maldidier parle d'un texte de « remords théorique » ce qui signifie que l'auteur y exprime, je cite le dictionnaire Robert de la langue française, un sentiment douloureux, accompagné de la honte liée au sentiment d'avoir mal agit. Je ne sais pas si une quelconque honte faisait cortège à la nécessité ressentie par Michel Pêcheux de devoir ainsi écrire une auto critique, j'en douterais plutôt, mais il est à peu près certain que l'exercice participait de sa souffrance, d'une certaine culpabilité à l'idée qu'il aurait pu laisser « dormir en paix » ce qu'il considérait comme une erreur, ce qui, précisait-il, ne se fait jamais impunément. L'auto critique, exercice qui ne va pas sans véhiculer quelques souvenirs désagréables fut, on le sait, pratiquée avec éclat et ambiguïté par Louis Althusser ; la démarche, volontaire ou dictée, vise toujours, quel qu'en soit le contexte, à s'inscrire dans une perspective de progrès dont Lacan, empêcheur de tourner en rond s'il en fut, disait qu'en son principe, elle impliquait que l'on cru à l'impératif. Disons en un mot ce que j'espère laisser apparaître, à savoir, qu'en matière d'impératifs

particulièrement catégoriques, Michel Pêcheux n'était pas dans le manque.

Alors que dit donc Lacan dans cette séance du 22 janvier 1964 au cours de laquelle il prononce cette fameuse phrase et parle, quelques lignes plus bas, un de ses néologismes dont il a récemment été fait le recensement, de « clocherie ». Il dit qu'il s'agit de localiser, « par approximation » précise-t-il, l'inconscient freudien. L'inconscient freudien est à inscrire dans ce lieu, cet espace « entre la cause, dit Lacan et ce qu'elle affecte » : là dans l'interstice de ce petit trajet qui n'est pas celui de la loi, du raisonnable et du scientifique, le trajet que suit la raison raisonnante - c'est en ce point que joue l'opposition raison/cause évoquée au départ - il y a, comme il le dit encore, « un trou », il y a du « non réalisé » ; c'est là que « ça cloche », qu'il y a du manque, du ratage, non du refus, précise-t-il encore, mais du *non né* dont il a l'air de laisser entendre, parlant à ce sujet de *limbes*, que ça se situerait en deçà du refoulement, en deçà même, peut être, du refoulement originaire. Autrement dit, il n'est pas question un instant, sauf à rêver, à sortir de la psychanalyse et à réduire l'inconscient freudien aux acceptions qui le précèdent, c'est-à-dire un

inconscient non conscient qui pourrait devenir conscient, pas question donc d'éradiquer l'inconscient ou quoi que ce soit de ses effets et manifestations, de ses *formations*, pas question un instant, de faire que ça cesse de clocher, de réparer ou de rectifier quoi que ce soit ; autrement dit encore c'est avec cette « clocherie », avec ce ratage qui ne cessent de se répéter qu'il faut faire et il ajoute qu'à supposer que la psychanalyse puisse guérir la névrose, ce qui n'est rien moins que douteux, il n'en restera pas moins une cicatrice, cicatrice non de la névrose comme telle mais de l'inconscient. Il importe donc de bien entendre cette phrase : c'est parce que *ça cloche* qu'il y a des causes et que l'on peut s'éreinter à les rechercher en sachant que l'on s'y cassera les dents, que cela ne cessera jamais, que quelque chose toujours clochera.

Or à lire Michel Pêcheux, à lire ce texte carrefour, il me semble que c'est en ce point précis que se joue une partie déterminante : Michel y frôle une véritable rupture d'avec une problématique qui l'enferme mais sans y parvenir de manière achevée ; tout se passe comme si effrayé par son audace il avait un mouvement de recul ce qui, entre autre chose, justifierait le fait que ce texte ne fut jamais publié de son vivant en français. Michel Pêcheux

annonce en effet dans ce texte et à propos des *Vérités de La Palice* qu'il fallait y « discerner ce qui cloche, non pour prétendre l'assurer ainsi définitivement dans le vrai (!) mais pour essayer d'avancer autant qu'on le peut vers la justesse » (*L'inquiétude du discours* p. 267). Ce qui cloche ici, poursuit Michel Pêcheux, ce qui cloche ici *en référence au marxisme léninisme* [c'est moi, Michel Plon qui souligne] c'est (...) le retour idéaliste d'un primat de la théorie sur la pratique. Mais, le pédagogisme qui coïncide avec ce retour désigne par ricochet un autre point d'achoppement sur une autre scène : quelque chose *du même coup* [c'est moi M. Plon qui souligne] cloche *aussi* [c'est toujours moi, M. Plon, qui souligne] du côté de la psychanalyse, dans la référence faite à ses concepts, et se condense sur le rapport entre le *moi* et le *sujet*. Tout se passe dans *Les vérités de La Palice*, poursuit Michel Pêcheux, comme si ce qui s'y dit du *sujet* se confondait tendanciellement avec ce qui y est posé concernant le *moi* comme « forme sujet » de l'idéologie juridique, au point que le fonctionnalisme [ce fonctionnalisme qui constituait une lecture interprétation erronée de l'article de Louis Althusser sur les *Appareils idéologique d'Etat*], chassé politiquement par la porte, pourrait bien malgré toutes les

dénégations être revenu en tapinois par la fenêtre psychanalytique, sous la forme d'une sorte de genèse du moi, à force de prendre par trop au sérieux les illusions du pouvoir unificateur de la conscience ». Et Michel Pêcheux de conclure ce passage, sommet de l'autocritique, « ... prendre par trop au sérieux l'illusion d'un moi-sujet plein ou rien ne cloche, voilà précisément quelque chose qui cloche dans *Les Vérités de La Palice* ».

Il semble bien, à en juger par ces lignes, que Michel Pêcheux entende un temps le propos lacanien, qu'il admette que ça ne peut que *clocher*.. Mais simultanément persiste néanmoins l'idée d'une possible réparation, d'une rectification, opérations au terme desquelles ça pourrait *ne plus* clocher : comme si, paradoxalement, ne plus faire glisser le sujet – la question demeure sans réponse quant au fait de savoir de quel sujet il s'agit là et s'il s'agit du « sujet de l'inconscient », concept dont il faut souligner que Michel Pêcheux ne l'utilise pas et dont Louis Althusser, marquant en cela ce qui ne cessera d'être son ambivalence vis-à-vis de la démarche lacanienne, la défendant vis-à-vis du PCF notamment mais la critiquant par ailleurs, dira qu'il est *impertinent* (cf. notamment « Trois notes sur la théorie des

discours *in* Ecrits sur la psychanalyse, p. 117) - comme si donc, ne plus faire glisser « le sujet », ne plus le réduire au moi conscient, autrement dit encore, mais ce n'est pas dit explicitement, ne plus confondre le sujet de l'inconscient avec le sujet de la psychologie sans pour autant, et là le bât blesse, espérer sa disparition, comme si cette opération, cette rectification constituerait la garantie que ça ne clocherait plus, comme si ce sujet de la psychologie pouvait effectivement disparaître lors même, qu'à la pseudo formalisation près, il constitue la manifestation du moi, c'est-à-dire la manifestation de l'instance imaginaire nouée au symbolique et au réel. La psychanalyse en somme, telle qu'elle est convoquée et à en accepter les fondements, constituerait une sorte de garde fou contre tout retour de la psychologie, un rivage protégé sur lequel on pourrait enfin débarquer sans autre inquiétude. Si glissement il y a dans ce texte, c'est bien précisément en ce point, à propos, autour de cette clocherie : pour en accepter le caractère inévitable, tout se passe comme si Michel Pêcheux ne pouvait se défaire d'une emprise psychologue qui voudrait qu'une fois acceptée, la clocherie trouverait néanmoins son terme, de la même manière qu'une fois l'analyse achevée, finie, la

névrose disparaîtrait sans laisser de traces. Il faudrait donc redresser, remettre en ordre ce qui cloche d'un côté en acceptant ce qui cloche de l'autre, comme s'il était envisageable d'adopter la perspective lacanienne pour la mettre au service d'un redressement de la référence au marxisme léninisme, c'est-à-dire pour retourner l'opération dénoncée, celle de ce « retour idéaliste du primat de la théorie sur la pratique » dans le marxisme léninisme : une pratique politique marxiste léniniste fondée sur la clocherie et non inféodée à un *a priori* théorique, voilà qui constituerait un aboutissement, la fin d'une tragique et insupportable clocherie. Obscure opération dont on peut donc imaginer que menée à son terme elle conduirait à révolutionner la pratique politique inspirée par le marxisme-léninisme : Michel Pêcheux apparaît là tout à la fois bloqué, pris dans une clocherie qui ne serait pas la bonne, mais en même temps sur le point de formuler une interrogation d'une formidable actualité si l'on veut bien considérer que la question aujourd'hui, pour ceux qui ne se résignent ni à se prosterner devant ce nouveau « Dieu obscur » - l'expression est de Lacan – que constitue le marché et sur ce versant il serait temps de relire le *Timon d'Athènes* de Shakespeare, ni à résumer l'action politique

au saut dans le néant que constitue la pratique des *kamikazes*, mais consiste à réfléchir à une politique prenant véritablement en compte ce que l'on peut appeler les incohérences inévitables, les clocheries de la subjectivité.

Tout semble s'être passé comme si Michel Pêcheux entendait bien - et il me semble que si quelqu'un s'est efforcé en plus d'un endroit, y compris sur le terrain des subtilités linguistiques qu'il maniait avec une dextérité incomparable, de l'aider à avancer dans cette écoute là, c'est bien Paul Henry, notamment dans son livre *Le mauvais outil*, cet autre grand ami avec lequel cependant la communication était si difficile du fait, du moins est-ce là mon hypothèse, d'une admiration inhibitrice réciproque - tout semble donc s'être passé comme si Michel Pêcheux entendait bien quelque chose d'essentiel en provenance de la psychanalyse lacanienne mais comme si dans le même temps, il ne parvenait pas à s'affranchir d'une pesanteur ou d'un corset dont les exigences minimales étaient de l'ordre de la prudence, une prudence commandée par la politique, comme s'il ne pouvait s'autoriser totalement, se donner le droit d'accepter non seulement que *ça cloche* mais que *ça*

doive clocher, qu'il était inéluctable que ça cloche, que ça clocherait toujours et qu'il était vain d'attendre, voire même d'accélérer - fonction de la hâte sur laquelle je vais revenir - la venue du moment, du temps où ça ne clocherait plus, le temps des *lendemains radieux* où ça ne marcherait plus de travers, où ça fonctionnerait sans ratage, sans manque, sans trou, le temps où le mouvement ouvrier et ses représentants politiques - lesquels, faut-il le rappeler n'étaient pas spécialement drôles - entendraient ce que lui, Michel, prisait tant, l'humour et le *witz*, en quoi, une fois de plus il était proche de Freud mais aussi de Lacan ..Qu'il en ait été là de l'une des dimensions de sa souffrance déjà à l'œuvre, c'est quelque chose dont je ne doute pas un instant.

Ce qui ressemble fort à une impasse peut, peut être, se formuler encore autrement : il semblerait que, contre partie ou conséquence de l'ambivalence althussérienne envers Lacan, attitude à laquelle il était très identifié, Michel Pêcheux ait été dans un rapport d'*Unheimlich* avec Lacan. L'*Unheimlich*, ce sentiment mis à jour par Freud, qui fascinait Michel et qu'il fut le seul, lui, fin germaniste faut-il le rappeler, à traduire correctement, parlant à ce sujet d'*étrangeté familière* et non pas comme

nous le serinent les traducteurs français de Freud, *d'inquiétante étrangeté*.. Rapport de familiarité, voire même de complicité silencieuse avec des bribes de pensée lacanienne, car encore une fois les références à Lacan sont relativement rares, mais en même temps, étrangeté, inquiétude - l'inquiétude, bien perçue par Denise Maldidier qui la pointe jusque dans le titre de son recueil, était constante et finalement sans autre objet précis que celui, *objet a* de Lacan, de l'angoisse liée à l'insoutenable du désir – familiarité et étrangeté qui conduisent Michel Pêcheux à s'approprier du Lacan pour le tordre légèrement, le plier à des exigences autres, voire l'estomper sinon l'oublier à l'exemple de cette phrase titre bien sûr, mais tout autant à celui que l'on trouve dans *Les vérités de La Palice* où Michel parlant du sujet - on ignore plus que jamais de quel sujet il s'agit mais l'on sent bien que Michel a quelque peine à en parler sans en faire une entité localisable - rappelle qu'il « est depuis toujours un *individu interpellé en sujet* », et observe que cette interpellation demeure toujours « *étrangement familière* » à ce sujet. Il fait alors une note illustrative au moyen de ce mot d'enfant qui consiste à dire, « J'ai trois frères, Paul, Michel et moi » [figurez-vous que j'entend aujourd'hui, au

moment précis où j'écris ces lignes et alors que je relis ce passage, qu'il en va là des prénoms de ceux, je crois ses meilleurs amis, avec lesquels il fonda, en janvier 1976, le séminaire « Recherches sur la théorie des idéologie », [Paul Henry et moi-même] sans faire le moindre cas du fait que dans ce même séminaire sur *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan (p. 24 de l'édition du Seuil, celle que Michel a eue entre les mains) cite ce mot d'enfant « J'ai trois frères, Paul, Ernest et moi » pour illustrer le fait « qu'avant toute formation du sujet, d'un sujet qui pense, qui s'y situe – ça compte, c'est compté, et déjà dans ce compté, le comptant, déjà y est (...) que c'est ensuite seulement que le sujet a à s'y reconnaître, à s'y reconnaître comme comptant ». Etrange familiarité, étrange méconnaissance si l'on veut bien admettre comme l'indique Lacan par ailleurs, dans le Livre I du Séminaire, celui sur *Les écrits techniques de Freud*, qu'il n'y a méconnaissance que pour autant qu'il y a du déjà connu à ne pas connaître. Comme si Michel Pêcheux n'avait pas le temps de s'arrêter sur ces proximités, comme si s'arrêter, prendre son temps était frappé d'un interdit, contrevenait à quelque mot d'ordre marqué au coin de l'urgence. Je n'irai pas plus loin dans ce repérage

que l'on pourrait dire être celui des rendez-vous manqués, demeurant toutefois parfaitement au fait de ceux de ces rendez-vous manqués que j'ai passé sous silence, à commencer par le rapport ou le non rapport entre le concept de discours tel que le construit Michel Pêcheux et celui que produit Lacan au début de son séminaire *L'envers de la psychanalyse*, à la rentrée 1969, au moment, ou presque, où Michel Pêcheux soutient cette thèse qui va donner lieu à son premier livre, *Analyse automatique du discours*. Entrer dans le détail de ce point nous eut sans doute emmenés très loin mais il est certain que l'entreprise mériterait d'être conduite tant on pourrait, je crois, y détecter des scansions, approches et reculs répétés, comparables à ceux que je viens de m'efforcer de faire apparaître.

Je veux à présent et en quelques mots, car j'ai bien conscience de disposer de votre temps avec une liberté qui frôle le sans gêne, aborder la seconde partie de mon propos, tenter d'identifier la cause d'un clochement – pardonnez ce néologisme qui est mien et non de Lacan - trouvant sa cause dans la difficulté à supporter la clocherie jusqu'à l'infini, non pour effectuer quelque

rectification que ce soit mais pour en tirer quelque leçon à la manière dont j'ai dit tout à l'heure combien l'interrogation de Pêcheux était anticipatrice de problèmes cruciaux de notre contemporanéité politique. La cause, à mon sens, de ce qui cloche dans cette *rectification* - et le terme, ce terme tant prisé, il faut bien y venir, est lui-même ambigu puisque impliquant d'une manière ou d'une autre l'idée, idée inavouée, retenue mais cependant présente, de l'effacement de ce qui cloche - cette cause donc, pourrait ici tenir à deux dimensions à peine évoquées, deux dimensions qui renvoient à une même origine que je dirai institutionnelle, la vie privée de Michel Pêcheux, je l'ai dit d'emblée, demeurant justement privée de tout droit de regard venant de nous. Ces deux dimensions, pour les nommer rapidement, concernent pour l'une le *temps*, avec son corollaire, l'angoisse, l'angoisse de ne pas arriver à temps, de n'être pas à l'heure au rendez-vous de l'histoire, et pour l'autre la clandestinité et ses corollaires, le cloisonnement, la pratique des réseaux, qui culminera avec l'entreprise démesurée de la RCP au soir de son existence, mais aussi la jouissance, dimension pratiquement jamais prise en compte dans la démarche théorique de Michel

Pêcheux, dimension comme par hasard centralement lacanienne puisque Lacan avait publiquement exprimé le souhait que ce champ de la jouissance fut appelé *champ lacanien*.

S'agissant du temps et plus exactement du rapport au temps qui s'exprime dans les pages de Michel Pêcheux, on peut dire, je crois, qu'il en va là d'une constante. Je n'en retiendrai qu'un exemple pris dans ce texte que j'ai qualifié de carrefour et qui, à plus d'un titre, m'aura en quelque sorte servi de paradigme sans user de ce terme dans sa plus stricte définition kuhnienne. Au début de ce texte, Michel Pêcheux parle, référence à l'histoire européenne du début du siècle, d'une « triple entente » théorique qui aurait été scellée dans les années soixante en France du moins, sous les noms d'Althusser, de Lacan et de Saussure. Je laisse de côté le caractère très imaginaire de cette assertion approximative puisque aussi bien, en 1978, mais déjà en 1969, Lacan est dans une problématique qui n'est plus centrée sur le signifiant saussurien, mais suivant Michel Pêcheux, je relève que ça cloche là aussi dans cette triple entente et que cette clocherie là est assez largement déterminante quant à celle qui est supposée affecter *Les vérités de La Palice*. Et

bien si ça cloche, Michel Pêcheux nous en averti, il faut agir et ne pas laisser les choses en l'état : il faut intervenir philosophiquement - je vais revenir dans un instant sur ce vocabulaire aux consonances militaires qui ne sont pas du reste sans rappeler l'usage freudien de ce même vocabulaire - c'est-à-dire encore, « prendre parti » et donc discerner les points d'intervention, ceux dit Michel Pêcheux dont « il est urgent de se dégager, ceux qu'il importe plus que jamais d'occuper et de défendre quitte à les occuper et les défendre *autrement* » et il en va là « d'un processus indéfini [j'aurais aimé lire, j'ai failli lire, à la place de cet « indéfini » le mot « infini » qui eut impliqué que nous avons le temps, le temps pour comprendre sans hâter le moment de conclure, ce qui eut marqué une inscription dans la perspective lacanienne du temps ternaire au lieu qu'une inscription dans l'impératif militant, bien proche, si l'on prête l'oreille au signifiant, de celui, militaire, qui résonne là à nos oreilles] d'un processus indéfini donc, de rectifications coordonnées qui se soutient de l'*urgence* [c'est moi M. Plon qui souligne] d'une position à défendre ». Ce rapport au temps, caractérisé par ce sentiment d'une urgence incontournable, et je pourrais en multiplier les exemples

pris dans pratiquement tous les textes de Michel Pêcheux, il le fait sien, le revendique sans celer pour autant qu'il en hérite en droite ligne d'Althusser qui savait en user jusque dans son style, par l'emploi talentueux qu'il pouvait faire du passé simple : ainsi, suite au passage à l'instant cité, parlant d'Althusser, il écrit que ce dernier « *décelait politiquement*, dans le mouvement ouvrier, l'urgente nécessité de développer dans des proportions inouïes, la "fusion" entre théorie et pratique sur le terrain de la lutte idéologique des classes dans son rapport à la question de l'Etat ». Cet héritage althussérien concernant le temps, le temps qui passe et l'urgence oppressante qui lui est liée, mériterait de longs commentaires mais je ne retiendrai ici que l'un de ses aspects, à savoir le fait qu'il est porteur d'une conception salvatrice, missionnaire de l'action politique, j'oserai dire chrétienne, puisque, vous le savez, Louis Althusser avait milité au temps de sa jeunesse lyonnaise dans les rangs de l'action catholique et que l'on compte parmi ses premiers maîtres les philosophes chrétiens Jean Lacroix et Jean Guittou, Michel Pêcheux ayant reçu pour sa part une éducation catholique. Réinscrite dans une perspective historique, celle de ces vingt dernières années, cette question du temps et celle

de l'urgence prennent une étrange dimension : elles laissent poindre une sorte de connaissance/méconnaissance de ce qui est en train de se produire, la tombée imminente de ce que Michel Pêcheux appellera splendidement « l'hiver politique français » - l'hiver italien ne tardera pas à suivre et bientôt cet autre mondial - et du même coup, l'urgence étant mauvaise conseillère, une sous évaluation de l'ampleur de la catastrophe qui était enclenchée depuis déjà longtemps. A l'inverse cette urgence répétée sur tous les tons laisse planer l'idée, certes non dite mais point absente pour autant, d'une fin possible, d'un dénouement à atteindre, là où, dans le même temps, on répète à l'envie que l'histoire est un processus sans fin. Sans doute, un pas eut-il été à faire pour se libérer de cette pression, un obstacle à franchir, un renoncement, quelque chose du côté de la castration, quelque chose sans doute aux limites du possible dans le contexte politique de l'époque, quelque chose prompt à engendrer de la culpabilité, et Althusser en la matière s'y entendait tel un orfèvre, quelque chose qui eut sans doute été vécu très patriotiquement comme de l'ordre de la trahison, très chrétiennement comme de l'ordre d'un apostat. Quelque

chose qui eut consisté à sortir d'une configuration en termes de « ou bien ou bien » : ou bien la classe ouvrière, le mouvement ouvrier et leurs messianisme dont on se défendait en même temps tout en demeurant prudent parce que la frontière devait paraître bien ténue avec l'autre versant, le « ou bien » des classes et de l'idéologie dite dominante.

Pour aborder, dernier point de ce parcours douloureux, la seconde dimension, celle de la clandestinité, je prendrai en compte quelques observations lapidaires de Denise Maldidier dans son introduction aux textes qu'elle a réunis. N'entendez aucune intention critique dans les commentaires que je peux faire de ces quelques lignes ; il me semble tout au contraire que Denise Maldidier nous donne là à saisir, sans les développer, des données initiales essentielles. « La rencontre avec Louis Althusser, écrit Denise Maldidier, sera décisive : elle apporte le choc d'une pensée politique, elle décide de son "entrée en politique" [comme on entre effectivement en religion et il est bien difficile de ne pas trouver là, dans cette évocation, quelque chose de claudélien]. Rue d'Ulm, se noue un autre lien essentiel : avec Canguilhem, qui l'oriente vers

l'histoire des sciences et l'épistémologie. C'est avec son appui que Michel Pêcheux entre au CNRS en octobre 1966 dans le Laboratoire de psychologie sociale dirigé par Robert Pagès. Le projet de recherche qu'il présentait portait sur "la transmission des messages à contenu insolite". En somme, une étude sur les bobards préluait à l'arrivée de Michel Pêcheux dans le domaine de la psychologie sociale ». Un bobard, quelque chose de pas sérieux... quelque chose effectivement d'*insensé*, à entendre comme synonyme de *délirant*. Quelques pages plus loin, Denise Maldidier évoque le récit, fait par Paul Henry et moi-même, selon lequel le projet, celui de l'*AAD 69* était né de « construire une machine qui serait une machine de guerre, une sorte "cheval de Troie" destiné à être introduit dans les sciences sociales pour y amorcer un renversement », cette dernière image étant de Paul Henry dans son introduction à la traduction anglaise d'*Analyse automatique du discours*. J'ajouterai, je rappellerai plutôt, avant de procéder à un bref examen de ces événements et de l'imaginaire dans lequel ils sont inscrits, pour charger un inventaire au demeurant incomplet, que ce véritable penchant pour la clandestinité se traduit dès le début de la vie publique, intellectuelle et

universitaire de Michel Pêcheux, par le choix qu'il fit de publier ses deux premiers articles, ceux des *Cahiers pour l'analyse*, sous le pseudonyme de Thomas Herbert. Le « bobard » le pas sérieux et la clandestinité dès le début de « l' aventure » ;

Il me semble que l'on peut aujourd'hui imaginer, écrire cet imaginaire au risque bien sûr d'être inexact, au risque que « ça cloche », qui furent ceux de la « rencontre choc » avec Louis Althusser, de « l'entrée en politique » dans la conception de la lutte théorique que distillait Althusser depuis son Quartier Général de l'armée philosophique de la rue d'Ulm. Pour le dire rapidement cette armée comme toute armée comportait une hiérarchie, les officiers du premier cercle, gardiens du sanctuaire, grands prêtres de la lecture, re-lecture du *Capital* et puis ceux que l'on pourrait appeler les fantassins, peut-être les plus ardents au combat parce qu'ayant le sentiment de s'être retrouvés dans cette armée d'élite moins par leur mérites que par les hasards de l'histoire, la grande, celle de la lutte des classes et la petite, la leur qui, *a priori* ne les destinait pas à de tels honneurs. Vous trouverez sans doute que je romance aussi bien à ce propos que dans ce qui va suivre mais

enfin, comment ne pas tenir compte du vocabulaire employé par Althusser dans plus d'un de ses écrits et dans ses interventions et comment ne pas se demander quels sont les ressorts de cette « entrée en politique » ? Sauf à croire, c'est le cas de le dire, à cette rencontre claudélienne, l'aquarium de la rue d'Ulm valant alors le pilier de Notre Dame ! à cette véritable conversion, il faut bien essayer de comprendre en effet comment un brillant agrégé de philosophie, passionné par elle, passionné d'histoire des sciences et auquel un Georges Canguilhem pouvait promettre un avenir au moins aussi noble qu'allait être celui d'un Dominique Lecourt en vient à se retrouver, sous prétexte d'entrer au CNRS - institution dans laquelle, à l'époque, on entrait à peu près aussi facilement que dans un moulin - à œuvrer en psychologie, plus particulièrement en psychologie sociale, domaine auquel Lacan, qui ne s'y trompait pas, accordait un mépris très appuyé à en juger par cette remarque, encore énoncée dans ce fameux séminaire de 1964 : « De nos jours y dit Lacan, au temps historique [notez au passage que Lacan ne se situe jamais en dehors de l'histoire, contrairement à ce que l'on a pu dire ici ou là] où nous sommes de formation d'une science, qu'on peut qualifier d'humaine

mais qu'il faut bien distinguer de toute psycho-sociologie, à savoir la linguistique, dont le modèle est le jeu combinatoire opérant dans sa spontanéité, tout seul, d'une façon pré subjective, - c'est cette structure qui donne son statut à l'inconscient. » Phrase que Michel a certainement lue en un temps où les choses étaient déjà pour lui engagées mais qui éclaire bien comment il ne cessera de chercher à se ressourcer du côté de la linguistique en évoquant pour cela toutes les meilleures raisons scientifiques qui ne l'empêcheront pas de subir sinon les foudres du moins les regards malveillants des instances de ce camp disciplinaire dont il dépendait, celui de la psychologie et de la psychologie sociale. Comment comprendre tout cela, tout cela et le fameux « Cheval de Troie » aussi bien, digne monture du preux chevalier Thomas Herbert, sans alléguer l'imaginaire de l'Etat major de la rue d'Ulm, sans prendre en compte ce que le plan de conquête mis au point par le dit Etat major, plan de reconstruction, d'assainissement de ces contrées sauvages et barbares que constituaient les domaines de la psychologie et de la psychologie sociale, comportait de missions périlleuses, véritables parachutages nocturnes et clandestins dans les zones les plus marécageuses et

comme telles les plus dangereuses. Michel, il n'y était certainement pas pour rien pour ce qui est de son histoire personnelles, Michel fut ainsi désigné et parachuté dans ce laboratoire de la rue de la Sorbonne, parallèle à cette rue Saint Jacques dont Canguilhem, vous vous en souvenez, disait, s'adressant précisément à des psychologues qui ne le lui pardonneront jamais, qu'elle pouvait conduire, à abandonner la psychologie, vers le Panthéon, vers la Préfecture de police aussi bien en la descendant - véritable toboggan commentera Lacan - la psychologie, vous le savez là encore aussi bien que moi, n'ayant le cas échéant aucune peine à y trouver sa place. Michel accepta sans réserve cette mission de guerre qui impliquait, après l'atterrissage en terre ennemie, de trouver rapidement des têtes de pont, des éléments dans la population locale à même de constituer le milieu qui devait lui permettre de vite pouvoir évoluer, selon la formule dont nous gargarisions à l'époque, comme un « poisson dans l'eau ». Les premières têtes de pont furent Paul Henry et votre serviteur. Tel était, je ne puis qu'en témoigner, le climat, climat de clandestinité, de réseaux et de réunions secrètes, voire de doubles rapports s'agissant des comptes à rendre à l'institution qui malgré tout nous

payait, toutes activités qui mettaient en jeu, nous n'en étions pas le moins du monde conscients, ignorants jusqu'au concept, une jouissance qui n'était pas sans nous porter à l'euphorie, à la croyance en quelque victoire finale jusqu'au moment où le ciel commença de s'assombrir.

Il n'est guère besoin d'insister pour faire entendre comment cette donnée, celle de la clandestinité et l'identification qu'elle impliquait à un modèle de résistance dont la figure du *Che* pouvait alors constituer l'emblème, comment cette donnée et ses corollaires pouvaient commander le rapport au temps, la pression à l'urgence que j'ai évoquée à l'instant, comment la combinaison de ces éléments ne pouvait que faire obstacle à toute prise de distance à l'égard d'un projet que les dénégations à son endroit n'empêchaient pas d'être totalisant, comment ce fonctionnement pouvait constituer le sol toujours fertile, l'aliment inépuisable à même d'entretenir la persistance d'un fantasme, celui de rectifier, de supprimer la cause de ce qui clochait et qui cloche toujours.

J'ai dit dès le départ que dans le parcours hâtif de cette sorte d'épopée que je voulais essayer de reconstituer pour répondre à votre courtoise invitation,

épopée dont vous devez bien sentir, que pour en avoir vécu une bonne partie, je ne peux en parler, encore aujourd'hui, sans quelque affect, j'ai dit que je m'abstiendrai de toute forme d'intrusion susceptible de relever de ce que l'on appelle de l'analyse sauvage. A présent que ce récit, aussi partiel et partial qu'il puisse être, se termine, je m'autoriserai un écart dans cette direction. Je me l'autoriserai parce que loin de concerner Michel Pêcheux seul, il concerne une large partie de cette génération qui aura été la mienne. Intrusion sous la forme d'une question dont je pense que faute de réponse, elle fut le moteur de nos engagements et des marques de cécité qu'ils comportèrent : où étaient et qu'avaient fait nos pères dans ces années quarante, années de guerres, d'occupation et de déchaînement d'une barbare inédite, années de résistance ou de soumission ?

Le parcours de Michel s'inscrit jusqu'à y culminer entre deux étaux, deux versants aussi peu amènes l'un que l'autre : le camp de ceux pour lesquels son aventure clochait trop et celui de ceux pour lesquels elle ne clochait pas assez. Il était, en 1983, je peux en attester, à cette sorte de croisée des chemins et il n'était pas sans savoir, que la banquise qu'était devenue l'hiver

politique le contraignait désormais à choisir : j'avancerai, parce qu'il en va là d'une conviction dans laquelle entrent aussi bien le souvenir de certains détails que l'affection, j'avancerai qu'il était sur le point de choisir d'aller du côté où ça ne cesse de clocher, option qui impliquait l'abandon de la mission qui lui avait été confiée, la reconnaissance d'un échec annoncé. Peut être n'en va-t-il là que d'une conjecture. Il me semble que nous avons, que j'ai le droit de m'y livrer, à la seule condition de respecter ce qui fut son choix, celui de nous laisser.

Paris, octobre 2003